


Henri Matisse, Icare, 1947.  
New York, Metropolitan Museum  
of Art (photo Scala Firenze).



**« Ce qui devrait  
briller dans nos yeux  
tous les jours »**

(Luigi Giussani)

Notes des interventions de Davide Proserpi et Julián Carrón  
à la journée de début d'année des adultes et des étudiants de CL  
de Lombardie. Rho-Però, le 26 septembre 2009.

## JULIÁN CARRÓN

Conscients de nos besoins, demandons à l'Esprit Saint qu'il accomplisse – en l'ouvrant tout grand – ce désir qui nous a amenés jusqu'ici.

### *Discendi Santo Spirito*

Nous saluons et souhaitons la bienvenue à tous nos amis qui suivent cette journée en vidéoconférence dans différentes régions d'Italie et à l'étranger. Une journée de début d'année en direct de Milan : c'est une tentative ironique, comme tout ce que nous faisons. Pour qu'il s'agisse d'un geste, il ne suffit pas d'être physiquement présent ; il faut que chacun de nous, où qu'il se trouve, soit présent avec tout son être afin que ce qui arrive puisse trouver cette ouverture, cette brèche à travers laquelle la grâce que le Seigneur veut nous donner puisse pénétrer.

## DAVIDE PROSPERI

Cette année, nous commençons notre rencontre en partant du point sur lequel nous avons achevé la journée de début d'année 2008. L'année dernière nous nous étions concentrés sur le témoin, l'importance essentielle du témoin sur ce chemin qui nous conduit à la maturité, la certitude de la foi. De retour du synode, dans sa lettre à la Fraternité, le père Carrón nous rappelait que notre contribution principale à l'Église et au monde n'est pas une action culturelle, civile ou politique (ce sont des fruits qui mûrissent par la volonté de Dieu), ni aucune forme d'hégémonie, pas même au service de nobles causes, mais notre contribution consiste précisément en ceci : le témoignage de l'événement qui a investi notre vie et, ce faisant la rend, jour après jour, différente, plus humaine, plus capable de gratuité, de joie ; tellement capable de bonheur qu'elle en devient enviable, peut-être même aux yeux de ceux qui nous ont toujours critiqués pour mille raisons... Nous l'avons bien vu au Meeting. Une des choses qui a le plus frappé les personnes qui y venaient pour la première fois, c'était la passion et la gratuité des « volontaires » (volontaires qui donnent leur temps et leur énergie, en payant même afin de pouvoir contribuer à ce geste qui exprime le cœur, la capacité expressive de notre expérience au niveau culturel aussi), un fait inexplicable à l'intérieur des catégories que nous utilisons quotidiennement pour concevoir les choses.

**Mais quelle est la difficulté, mes amis ?  
Ce que don Giussani nous propose, juger, pour nous c'est quelque chose que nous ressentons comme surajouté, intellectuel. Nous ne prenons donc même pas la peine de relever ce défi.**

Permettez-moi de citer l'éditorial de Roberto Arditti sur *Il Tempo* : il raconte s'être rendu au Meeting sceptique à cause d'une vieille aversion contre le mouvement de CL « née pendant les années d'université. Une journée à Rimini m'a contraint à changer complètement d'idée ». Face à ce qu'il a vu, il se demande : « Le monde laïc de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, qu'a-t-il laissé aux jeunes ? Quelle force "utile" avons-nous su construire ? Je ne trouve pas de réponse convaincante à ces questions alors que les jeunes du Meeting sont libres et forts (je ne veux pas en faire un mythe). À onze heures du soir, je vais reprendre ma voiture au parking. Il y a là une jeune fille assise toute seule sur une chaise en plastique. Elle me salue en souriant et m'accompagne à ma voiture. C'est une volontaire assignée au service du stationnement (quel privilège !). Elle est là avec son tee-shirt du Meeting, contente de faire ce qu'elle

fait et elle sourit à une personne qu'elle rencontre pour quelques secondes. Le soir précédent je dînais au *Billionaire* (un des clubs d'été les plus exclusifs d'Europe). Personne ne souriait comme cette jeune fille du parking ». Je pense aussi à ceux qui sont venus à Rimini se mesurer très loyalement à la proposition qui leur avait été faite, livrant un témoignage courageux de la manière par laquelle l'événement chrétien devient un jugement culturel nouveau,

comme nous l'ont montré Tony Blair ou Mary Ann Glendon, pour n'en citer que deux. Le témoin ne montre pas seulement une façon de faire les choses, il révèle une conception nouvelle de la réalité et du rapport que l'on entretient avec celle-ci.

L'expérience de cette année a également attiré notre attention sur le risque d'une superficialité, d'une conception limitée, sentimentale de ce que signifie « regarder le témoin ». On risque de réduire le témoin à un exemple positif, quelqu'un qui suscite en moi un sentiment d'exaltation ou de consolation précaire, un sentiment qui s'en va comme il est venu en laissant une insatisfaction, l'impression d'être toujours au point de départ. Mais qui est donc le témoin ? Cette année nous nous sommes souvent posé cette question. Au sens strict, le témoin est quelqu'un qui me raconte un fait véridique, dont il est certain parce qu'il l'a vu, qu'il en a fait l'expérience. Le témoin, c'est quelqu'un qui atteste que le fait du Christ est vrai, parce qu'il en ➤➤

» a fait l'expérience, il le sait d'expérience, il en est certain parce que ce fait a changé sa vie et qu'il est présent ici et maintenant, pour toujours, comme le dit le titre du nouveau livre des Équipes (*Qui e ora. 1984-1985*, Bur, Milan, 2009). Le témoin, c'est donc quelqu'un qui connaît la Vérité. Et voici ce qui en fait un sujet différent : le fait qu'il prenne appui sur ce qui est solide, sur la seule personne qui a vaincu la mort. J'ai toujours été frappé de l'insistance avec laquelle don Giussani soulignait que dans la Bible l'idée de vérité est exprimée par l'image du rocher. La vérité n'est pas une pensée, ni un concept intellectuel. Elle est une Présence sur laquelle je peux me tenir, sur laquelle je peux m'appuyer de toute ma personne. Une Présence qui me permet de ne pas m'enfoncer, comme dit le *Psaume 40* : « Il m'a tiré de la vase et de la boue, il m'a fait reprendre pied sur le roc »<sup>1</sup>. Le témoin, c'est quelqu'un qui vit planté sur le roc, et c'est pour cela que tu as envie de t'accrocher à lui.

C'est ici que naît la première question : si le témoin est ce que nous avons dit, pourquoi notre certitude reste-t-elle aussi faible alors que nous sommes entourés de tant de témoins ? Cet été tu as commencé à insister sur le fait que le témoin ne suffisait pas. Alors quel est le pas que nous devons faire, où restons-nous bloqués ?

Très souvent, c'est comme si nous nous arrêtons, par commodité ou, au fond, par manque d'estime de soi, à la vibration pour la beauté des fruits que l'appartenance au Christ révèle dans certaines personnes ou certains moments. Nous nous arrêtons à la fascination suscitée par l'humanité de certaines personnes sans que cela réveille une ardeur, un désir et par conséquent un travail, un chemin, bref un mouvement vers l'origine cachée de cette humanité différente.

Cet été, nous avons vu un film sur don Giussani parlant de Leopardi (à l'Assemblée Internationale des Responsables de CL, La Thuile, 18-22 août 2009, on a projeté un film amateur d'une rencontre avec les étudiants de l'École Polytechnique de Milan en 1996, *ndr*). Personnellement, quand j'ai vu ce film, je suis resté sans voix, fasciné par cette manière de sentir, de regarder et de percevoir l'humain. Mais après deux jours, je me suis rendu compte que je n'y pensais déjà plus. C'est comme si l'on risquait constamment de s'arrêter à un reflet sentimental, esthétique, même face au plus grand témoignage. Je comprends que le passage vers lequel tu nous guides de manière infatigable se situe à un autre niveau où quelque chose du regard

de don Giussani, de sa façon de parler de l'humain pénètre notre façon d'agir, d'aller travailler chaque matin, de fréquenter nos amis, de saluer nos enfants et notre femme en rentrant le soir à la maison. Comme ce qu'a dû voir le directeur de *Il Tempo* chez cette jeune fille au parking du Meeting. Sans cela, même entourés d'une multitude de témoins, nous sommes entraînés dans la confusion de la même façon que ceux qui n'ont pas fait la même rencontre que nous.

Voici donc la deuxième question, qui, en un certain sens, contient la première : qu'est-ce qui vainc la confusion ?

## JULIÁN CARRÓN

### 1. La victoire sur la confusion c'est une expérience

C'est une expérience qui vainc la confusion, et ce qui caractérise l'expérience c'est le jugement et non pas le reflet sentimental provoqué par les choses (comme nous le voyons si souvent en nous). Le jugement transforme ce que l'on fait en expérience. C'est pourquoi don Giussani nous a constamment témoigné que pour ne pas succomber à la confusion, « si l'on veut devenir adulte sans être trompé, aliéné, manipulé, esclave des autres » disait-il, nous devons nous habituer à « tout comparer avec l'expérience élémentaire », avec cet ensemble d'exigences et d'évidences qui constituent notre moi. Don Giussani était bien conscient que ce qu'il propose est « une tâche difficile et peu appréciée. En effet, normalement, on aborde tout selon une mentalité commune, soutenue et diffusée par ceux qui détiennent le pouvoir dans la société. Si bien que [attention !] la tradition familiale, ou la tradition du contexte plus vaste dans lequel nous avons grandi, se dépose sur nos exigences originelles y laissant une sorte d'incrustation qui altère l'évidence de ces significations premières, de ces critères »<sup>2</sup> que constituent ces exigences. Nous devons être conscients de cela, car ce que nous appelons « cœur » n'est rien d'autre que ces sédiments, expressions de la mentalité commune ; c'est pour cela que nous sommes si souvent égarés et confus, comme tout le monde (il suffit de regarder autour de nous).

Mes amis, don Giussani était bien conscient du genre de défi qu'il nous lance : « Le défi le plus audacieux à cette mentalité qui nous domine [attention !] et qui s'insinue en nous à travers toute chose – de la vie de l'esprit au vêtement – consiste à s'habituer à tout juger à la lumière de nos évidences premières, et non pas en fonction des réactions plus occasionnelles [précisément l'écho sentimental provoqué par les choses] »<sup>3</sup>.

Par conséquent, si nous voulons vraiment vaincre cette confusion, si nous relevons ce défi, nous devons décider de faire en sorte que le jugement devienne une habitude. « L'utilisation de l'expérience élémentaire [de cet ensemble d'exigences et d'évidences que nous appelons "le cœur"] est donc impopulaire, surtout lors d'un travail sur soi-même, parce que c'est justement ce "cœur" qui est à l'origine de l'indéfinissable malaise dont on est pris lorsque, par exemple, on est traité comme un objet d'intérêt ou de plaisir »<sup>4</sup>. C'est impopulaire face à nous-mêmes : il est plus facile de répéter ce que tout le monde dit, de ne pas prendre en compte ce malaise indéfinissable qui nous tient. Juger, c'est le début de la libération de cette confusion. Mais

pourquoi est-ce impopulaire ? « Ressaisir l'existential profond [de ce fond qui est en dessous de la sédimentation et] qui permet cette libération, ne peut nous épargner la peine d'aller à contre-courant. On pourrait l'appeler "travail ascétique", dans le sens où le mot "ascèse" désigne l'œuvre de l'homme cherchant sa maturation, les yeux fixés sur le chemin menant

à son destin. C'est un travail, et ce n'est pas un travail évident [comme nous le pensons trop souvent] ; c'est quelque chose de simple, mais qui ne va pas de soi. Ce que j'ai dit jusqu'à maintenant est à reconquérir, mais nous vivons à une époque où la nécessité d'une telle reconquête est plus évidente que jamais, bien qu'à toutes les époques l'homme ait dû travailler pour se reconquérir lui-même. En termes chrétiens, ce travail fait partie de la *metanoia*, ou "conversion" »<sup>5</sup>.

Quelle impression de relire ces pages dans le contexte actuel ! Rien ne décrit mieux ce qui nous arrive. Il est difficile de trouver des mots plus pertinents par rapport à cette confusion.

Mais quelle est la difficulté, mes amis ? Ce que don Giussani nous propose, juger, pour nous c'est quelque chose que nous ressentons comme surajouté, intellectuel, réservé aux personnes qui se compliquent la vie. En réalité, nous pensons que vivre c'est autre chose, faire une expérience c'est autre chose ; juger c'est seulement pour des personnes compliquées et confuses. Nous ne prenons donc même pas la peine de relever ce défi et nous affirmons : « Mais de quoi parlons-nous ? Juger ? Mais enfin !... Soyons sérieux ! ».

Face à la proposition du charisme, le plus grand obstacle (il est sous nos yeux depuis des années) c'est de comprendre quel est le problème, de reconnaître la question. Souvenons-nous de la phrase de Chesterton : « Ce qui trouble les sages, ce n'est pas qu'ils ne peuvent pas voir la réponse, c'est qu'ils ne peuvent pas voir l'énigme »<sup>6</sup>. Nous ne comprenons pas de quoi il s'agit et la phrase de Barbara Ward, citée dans *Le Sens religieux*, nous définit très bien : « Les hommes apprennent rarement ce qu'ils croient déjà savoir »<sup>7</sup>.

Il ne s'agit donc pas avant tout d'un problème de contenu, mais de nous rendre compte d'une difficulté qui nous est propre, dont nous subissons les conséquences : c'est comme si nous n'arrivions pas à comprendre l'origine de ce malaise, de cette confusion qui est en nous, de notre difficulté à rester dans la réalité, à vivre dans les circonstances qui sont les nôtres. D'un côté nous répétons des gestes et de l'autre nous subissons le quotidien qui nous écrase. Je vous lis une lettre : « Don Giussani a dit, et tu nous l'as souvent répété, que les circonstances que Dieu

nous fait traverser sont un facteur essentiel et non pas secondaire de notre vocation, de la mission à laquelle il nous appelle<sup>8</sup> ; c'est une rupture apaisante dans notre mode de vie frénétique et distrait. Après de nombreuses années de mouvement, j'ai de la peine à vivre le quotidien [je dis grâce à Dieu, car, dans notre tête, nous pouvons construire tous nos châteaux, mais il y a toujours quelque chose qui ne fonctionne pas] : les petites choses, la simplicité d'un geste habituel avec mes enfants, la jouissance d'un moment en famille, je les vis toujours comme un manque, comme si la chose la plus importante du moment était ailleurs (la rencontre de l'école de communauté, l'assemblée avec untel, participer à l'action de Noël, ou se rendre disponible pour la collecte alimentaire). Je me rends compte qu'en faisant ainsi, je vis une autre réalité, que je fuis presque les circonstances qu'il m'est donné de vivre chaque jour ».

Quand je lis cela, j'ai envie de pleurer. Que tout ce que nous faisons pour le mouvement ne nous serve à rien pour vivre le quotidien... Mais alors, à quoi sert le mouvement ? On comprend donc combien don Giussani avait raison de nous pousser à passer « d'une logique de groupe à une dimension de conscience »

**C'est pourquoi don Giussani insistait sur ce passage du faire le mouvement à faire l'expérience du mouvement, ce qu'il appelle la « personnalisation ». La clé de voûte de ce passage c'est le jugement, car c'est le jugement qui transforme les actes en expérience.**



» personnelle ». En effet, appartenir seulement au groupe ne suffit pas à éviter que le quotidien ne devienne insupportable. C'est pourquoi il nous proposait cette formule : « Passons du *faire* le mouvement à faire *l'expérience* du mouvement »<sup>9</sup>.

Quel est donc le problème ? C'est le manque d'expérience c'est-à-dire de jugement. Cela nous semble étrange, exagéré car nous pensons vivre l'expérience, nous en parlons toujours, mais nous confondons l'expérience avec ce qui ne l'est pas ; nous pensons porter un jugement mais le plus souvent nous nous arrêtons bien avant que le jugement soit vraiment élaboré, nous nous contentons d'une réaction ou d'un préjugé.

L'exemple le plus évident c'est ce qui nous arrive si souvent avec le témoin car celui-ci n'échappe pas à cette façon de vivre la relation avec la réalité, même le plus grand témoin (comme nous le rappelait Davide à l'instant) nous pouvons le réduire à un reflet sentimental et deux jours plus tard tout est à recommencer. Car l'expérience d'un autre ne suffit pas. Le témoin me montre une vraie possibilité, plus humaine, de vivre les circonstances de ma vie ; mais si le témoignage ne me pousse pas à faire personnellement l'expérience de ce que le témoin me montre alors, tôt ou tard, le témoin ne m'intéresse plus, je me lasse de tant de témoignages parce que cela ne m'appartient jamais. Don Giussani nous a toujours dit : « Ce que je devine ou pressens comme valeur dans un témoignage, le témoignage d'un autre, si je ne m'engage pas à le vérifier, tôt ou tard je m'en vais »<sup>10</sup>. Si ce que j'ai pressenti ne se renouvelle pas en moi, à la longue ça ne m'intéresse plus. Il donnait cet exemple : « À soixante ans, une personne peut avoir tout essayé, mais elle n'en est pas pour autant une personne "expérimentée" ; [qui a vraiment fait une expérience car] l'expérience est la capacité de comparaison avec l'idéal. Autrement [attention !] on ne fait l'expérience de rien du tout ; on a là l'attitude caractéristique de tant de personnes âgées pleines de vide, de néant »<sup>11</sup>.

C'est notre destin si nous essayons, essayons, essayons... Sans faire vraiment une expérience : nous deviendrons vieux et vides. C'est pourquoi il insistait sur ce passage du faire le mouvement à faire l'expérience du mouvement, ce qu'il appelle la « personnalisation ». La clé de voûte de ce passage c'est le jugement (ce que nous, nous considérons comme surajouté, étranger à l'expérience), car c'est le jugement qui transforme les actes en expérience.

## 2. Les réductions de l'expérience

Aidons-nous à comprendre quelles sont les réductions de l'expérience que nous opérons d'habitude.

Le problème c'est que nous peinons à vivre vraiment l'expérience et on le voit à notre confusion. La confusion met justement en évidence la réduction que nous opérons dans l'expérience ; une réduction grave, très grave. Pourquoi ? Parce qu'elle affaiblit et rend vaine la méthode fondamentale du développement humain. Car c'est cela que don Giussani considère comme expérience : expérience n'est pas un mot à utiliser à tort et à travers ; l'expérience c'est le chemin du développement de la personne, c'est l'instrument que nous avons entre les mains pour notre développement, notre croissance. Donc si nous l'utilisons mal ou si nous le réduisons, tout ce qui nous arrive dans la vie est inutile (comme je l'ai rappelé au Meeting en citant la lettre de saint Paul aux Galates), stérile, ne sert à rien, ne développe pas notre personne, notre moi ; nous pouvons devenir vieux et vides tout en ayant vécu beaucoup de choses, parce que nous n'avons pas vraiment vécu l'expérience.

Comment réduit-on cette expérience ? Pour nous, très souvent, l'expérience se réduit simplement à l'impact que les choses provoquent en nous. Nous racontons des faits et nous nous arrêtons là, il ne reste rien après. Cela arrive car nous aussi nous identifions l'expérience avec l'impact que les choses provoquent en nous, avec nos impressions, qui toutes sont réelles (nous ne parlons pas à tort et à travers, nous racontons des faits, nous partons de faits réels) mais qui ne sont que des impressions. Par conséquent, l'expérience est aveugle, mécanique. Souvent, ce que nous appelons expérience n'est rien d'autre qu'une impression, une sensation sans intelligence, sans jugement ; ou bien elle est subjective au sens péjoratif du terme, c'est-à-dire quelque chose de sentimental. Don Giussani nous a décrit cela sous tous ses aspects : « De là proviennent les acceptions inadéquates et pourtant si fréquentes du mot *expérience* ; ce mot prend le sens [regardez bien la liste qui suit, dans laquelle il fait la radiographie de chacun de nous] de réaction immédiate à des choses proposées, ou de multiplication de rapports due à une prolifération d'initiatives, ou bien encore de fascination ou de dégoût pour les nouveautés ; ce peut être aussi l'affirmation d'une élaboration personnelle ou d'un schéma personnel, un souvenir du passé qui ne revit plus comme valeur du présent ; quelquefois même, c'est un événement cité pour bloquer une aspiration ou mortifier des idéaux »<sup>12</sup>.

Ainsi don Giussani nous aide à comprendre comment, si souvent, nous opérons cette réduction : « En effet, sans capacité d'évaluation, l'homme ne peut faire aucune *expérience*. [...] L'expérience coïncide, certes, avec le fait d'essayer et de ressentir quelque chose, mais elle coïncide surtout avec le jugement donné sur ce que j'éprouve »<sup>13</sup>. Cet été, je vous ai dit : « L'incompréhension du mot *expérience* se révèle dans notre manière de l'opposer à *jugement* (ou *connaissance*) : un mot exclut l'autre, ce sont des alternatives. C'est le signe le plus clair que la confusion règne pour les deux termes. C'est pour cela que si l'expérience se réduit pour nous à cette sorte d'impact, de choc mécanique, le jugement nous semble quelque chose d'intellectuel, comme surajouté. Voilà pourquoi le jugement nous semble si souvent comme forcé, comme quelque chose que nous imposons à la réalité, que nous créons nous-mêmes. [...] Si nous devons aussi juger les belles choses, les moments intenses, nous allons rompre le charme de ce que nous vivons ; en quelque sorte nous allons enlever la poésie de l'expérience, comme si nous l'abîmions.

Pourquoi donc faut-il juger les choses quand elles ont été belles, intéressantes, convaincantes ? On s'est régalé. Souvent, l'invitation à porter un jugement est perçue comme quelque chose de casse-pieds. En somme, nous vivons quelque chose de beau et en plus nous devons juger ce que nous avons vécu ? C'est-à-dire que nous avons l'impression d'accomplir une opération artificielle et pénible »<sup>14</sup>. Si nous pouvons, nous préférons l'éviter.

Que perdons-nous ? La réponse à cette question nous dit combien nous avons de la peine à comprendre. Car le point crucial est justement celui-ci : en faisant cette expérience ainsi réduite, en en jouissant sans ressentir le besoin de juger, nous avons l'impression qu'il ne nous manque rien. Le vrai malheur c'est que nous avons l'impression de ne manquer de rien ! C'est une réduction de l'humain qui fait pitié ! Tout devient formalisme, superficialité et conformisme. Comme les neuf lépreux que nous avons déjà cités : ils ne se posent pas de questions, il ne leur manque plus rien, ils ne perçoivent pas l'urgence d'autre chose. Si le jugement nous semble étranger, cela signifie qu'il ne nous manque plus rien ; et cela montre à quel point la réduction de l'humain est terrible ! Car ne pas ju-

ger c'est perdre la meilleure part, c'est s'arrêter avant d'arriver à ce qui m'intéresse vraiment ; mais nous n'en sentons pas le manque ; cela nous semble quelque chose pour « intellectuels ».

Je suis frappé que ce qui nous appartient le plus (qui devrait le plus nous appartenir), c'est-à-dire le désir de plénitude face à la réalité, soit la chose qui nous est la plus étrangère. Quelle séparation de nous-mêmes ! Impopulaire à soi-même disait don Giussani. Mais que se passe-t-il quand nous nous réveillons de notre rêve ? Que reste-t-il après la « jouissance » ? Nous-mêmes, seuls, avec notre néant, toujours plus égarés, toujours plus sceptiques. Comprenez-vous pourquoi la confusion augmente ?

Quelle différence avec ce que nous a témoigné don Giussani en lisant Giacomo Leopardi. Car il est impossible de voir cette humanité sans désirer ce regard, sans désirer participer à cette manière d'entrer en rapport avec la réalité. Ce que nous voyons dans ce film c'est un homme qui témoigne comment on peut se tenir face à la réalité et lire Leopardi de manière à découvrir, à témoi-

gner ce « Mystère éternel / de notre être », c'est-à-dire ce que nous sommes. Quel est ce mystère ? « Nature humaine, comment se fait-il / si fragile et vile / que tu aies de si hauts sentiments, toi qui es ombre et poussière ? ». Toi, si fragile, tu as des désirs tellement grands. Mais ces désirs ne sont pas là (nous le disons souvent), comme si tout disparaissait. Don

Giussani nous dit (c'est impressionnant de l'entendre parler de Leopardi) : ce n'est pas vrai, la pensée dominante est celle-ci : « Très doux, puissant / dominateur de mon esprit profond ». Ce cri, cette exigence de bonheur émerge du naufrage universel parce que l'infinie vanité de toutes choses n'arrive pas à arracher la semence de cette pensée dominante, de cette soif, de cette passion pour le bonheur. « Telle une tour dans la campagne solitaire, seule en lui tu demeures, géante »<sup>15</sup>. Nous pouvons être plongés dans ce naufrage universel, dans cette confusion totale, mais la pensée dominante remonte à la surface implacablement. Tu peux être aussi confus que tu veux, mais quand tu subis une injustice, toute ton exigence de justice refait surface. Tu peux être aussi fatigué que tu veux, mais face à la beauté tu ne peux éviter de t'émerveiller. Cette pensée dominante, c'est ce que nous appelons le cœur, c'est une réalité « qu'on peut »

**Le témoin est une personne  
qui utilise la raison de cette façon,  
qui a cette loyauté avec soi-même,  
qui est définie par cette pensée  
dominante et ne peut donc entrer  
en rapport avec quoi que ce soit  
sans éprouver le désir de tout.  
C'est cela le jugement.**



France, des touristes regardent le paysage (photo de Gianni Berengo Gardin).

» oublier, mystifier, critiquer, mais elle est inextirpable »<sup>16</sup>. C'est de cela que don Giussani est le témoin : cette loyauté avec l'expérience en bonne compagnie avec un personnage comme Leopardi. Au milieu du désastre se dresse impétueuse cette réalité inextirpable, grandiose. Si seulement nous suivions parfois cela...

Le témoin est une personne qui utilise la raison de cette façon, qui a cette loyauté avec soi-même, qui est définie par cette pensée dominante et ne peut donc entrer en rapport avec quoi que ce soit sans éprouver le désir de tout. C'est cela le jugement. C'est avec cette humanité qu'il faut tout comparer ; cette exigence se manifeste dans nos rapports avec toute chose, mais il faut cette loyauté que nous voyons chez don Giussani et chez Leopardi. Celui qui prend au sérieux cette pensée dominante, cette exigence ancrée dans les viscères de chacun de nous, celui qui s'implique dans les rapports avec autrui et ne se contente pas de moins que cette exigence totalisante, celui-là seul peut vraiment comprendre ce qu'est l'expérience.

### 3. L'implication ultime de l'expérience humaine

« Ce qui caractérise l'expérience c'est de *comprendre* quelque chose, d'en découvrir le *sens*. L'expérience implique donc une intelligence du sens des choses »<sup>17</sup>. Quand est-ce que je le comprends ? Quand je donne raison de tous les facteurs impliqués dans l'expérience. Lorsque nous disons que le jugement est artificiel, nous affirmons quelque chose qui est contredit par notre expérience. Il faut regarder cette expérience toute simple que nous faisons face à la réalité, aux montagnes, au chant, pour reconnaître que le jugement s'exprime simultanément : « C'est beau ! ». Et certains disent

que c'est artificiel... C'est nous qui sommes artificiels quand nous ne nous rendons pas vraiment compte de ce qui se passe lorsque nous vivons l'expérience.

Plusieurs fois cet été, des étudiants m'ont raconté que, durant les randonnées, des touristes, voyant huit cents personnes marcher en silence, demandaient : « Qui êtes-vous ? ». « Des étudiants ». « Oui, mais qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? ». « De La Thuile ». « D'accord, mais d'où venez-vous ? ». « Milan », « Palerme »... « Non, non, non : qui êtes-vous et d'où venez-vous ? ». « Nous sommes de Communion et Libération ». « Ah ! C'est merveilleux de vous voir marcher ainsi ». Cette insistance acharnée pour arriver à l'origine est-elle artificielle, s'agit-il d'un rajout ? Ou bien les personnes qui n'arrêtent pas leur humanité face à la provocation de la réalité sont-elles loyales avec cette provocation ? Au point que les étudiants ont été frappés par cette loyauté : « Nous avons également perçu cette question en nous ; la question de l'origine ultime de ce que nous avons sous les yeux et qu'il aurait été artificiel de bloquer avant d'obtenir une réponse adéquate ».

Deux autres amis m'écrivent l'expérience de leurs vacances : « Nous voulons te raconter ce qui nous est arrivé le dernier jour de nos vacances, pendant que nous faisons nos valises. Une prémisse : nous avons séjourné avec des amis dans une résidence, où chacun disposait de son propre appartement mais nous passions nos journées ensemble et chaque jour nous avons mangé ensemble à midi et le soir. À côté de nous logeait un couple de Toscans, la soixantaine (qui voyait souvent nos allers-retours d'un appartement à l'autre, toujours flanqués de l'un ou l'autre de nos enfants) et



leur petite table était toujours à côté de notre table de huit adultes et trois enfants lorsque nous mangions dans le jardin de la résidence. Le jour de notre départ, notre voisin s'approche de Ciccio, un de nos amis, et lui dit : « Je te pose une question et tu dois me donner une réponse précise. Nous vous avons beaucoup observés ces derniers jours ; nous avons vu comment vous mangez ensemble, comment vous priez, comment vous vous occupez de vos enfants, mais au-delà de votre amitié (vous êtes peut-être des collègues de travail, mais cela ne me semble pas une explication suffisante) qu'est-ce qui vous unit ? ». Ciccio lui a répondu que nous sommes chrétiens, que nous appartenons au mouvement et que c'est cela qui nous unit et a fait de nous des amis. Il a répondu : « Je le savais ! » et a expliqué qu'à Pistoia, où il habite, il a eu l'occasion de rencontrer des gens du mouvement, qu'il est catholique lui aussi. Puis il nous a remerciés pour la compagnie que nous leur avons offerte, à lui et à son épouse, et il a ajouté : « Vous êtes un spectacle ! » ». Il

n'y a pas d'expérience tant qu'on n'arrive pas à comprendre. Pour comprendre, il faut persévérer jusqu'à ce qu'on trouve une réponse qui corresponde totalement à ce que l'on voit : des amis qui vivent ensemble d'une façon si différente. C'est alors que jaillit la question : « Qu'est-ce qui vous unit ? ». C'est quelque chose d'humain, il suffit d'une personne vibrant d'humanité. La lettre continue : « Quand Ciccio nous a raconté

cette conversation, nous nous sommes émus, de cette émotion dont parle Rose quand on voit le Mystère qui a lieu, qui agit. Nous avons été frappés par la manière qu'avait cet homme d'utiliser la raison qui, en nous regardant, s'est laissé étonner, et surtout interroger ; il a observé notre façon de vivre ensemble (manger, discuter à table, prier) et il a vu quelque chose de différent qui l'a frappé ; il ne s'est pas arrêté à ce sentiment d'étonnement, il s'est posé la question : d'où vient cette façon d'être amis ? Qu'est-ce qui peut bien les unir ? Il a essayé de trouver une explication et quand il s'est rendu compte qu'aucune tentative de réponse ne suffisait à expliquer complètement cette différence, il est venu directement nous poser la question exigeant une réponse précise ».

**Cette exigence de comprendre, qui d'entre nous la ressent comme étrange, surajoutée à la beauté de l'expérience au point d'en briser le charme ?**  
**Se poser des questions pour comprendre fait partie de l'expérience elle-même que je suis en train de vivre, sans quoi l'expérience est incomplète.**

C'est simple : c'est une personne engagée dans ce qu'elle éprouve. Cette exigence de comprendre, qui d'entre nous la ressent comme étrange, surajoutée à la beauté de l'expérience au point d'en briser le charme ? Se poser des questions pour comprendre fait partie de l'expérience elle-même que je suis en train de vivre, sans quoi l'expérience est incomplète, je n'arrive pas à comprendre, à saisir tout ce que je vois ! Celui qui possède cette humanité ne ressent donc pas le jugement comme artificiel ou étrange.

Afin de tordre le cou une fois pour toutes à cette idée que le jugement est quelque chose d'artificiel, je reprends l'exemple, d'une simplicité élémentaire, de don Giussani : devant un bouquet de fleurs, qui ressent comme artificiel de se demander qui l'a envoyé ? Cette question n'abîme rien : la question « qui me les a envoyées ? » fait simultanément partie de ma réaction aux fleurs que je trouve chez moi. Est-ce que quelqu'un ressent la question de l'origine ultime de la présence de ces fleurs comme une démarche intellectuelle ? Cha-

cun peut répondre pour soi. Ce « qui ? » est l'implication ultime des fleurs que j'ai devant moi. Il suffit de ne pas rester de pierre ! Il n'y a aucun parcours étrange à faire : il suffit d'accuser le coup, car dans ce coup il y a déjà toute l'implication.

C'est pour cela que don Giussani nous dit qu'il n'y a pas d'expérience tant qu'on ne reconnaît pas « que Dieu est impliqué ultimement par l'expérience humaine, que la religiosité est

la dimension inévitable d'une expérience authentique et complète<sup>18</sup> ». Comparons ce que nous appelons « expérience » et cette affirmation, et nous nous rendons compte à quel point nous la réduisons...

C'est tellement simple que j'ai choisi ces vers de Leopardi comme titre de notre rencontre : « Femme, ta beauté fut une lumière divine pour mes pensées ». C'est tellement simple que Leopardi est obligé de reconnaître une lumière divine dans l'émotion provoquée par la beauté de la femme qu'il aime. C'est l'expérience dans toute sa simplicité : la beauté de la femme amène Leopardi à y reconnaître la lumière divine. C'est exactement à cela que nous pensons quand nous disons qu'une vraie expérience contient le Mystère, qu'elle implique le Mystère comme explication ➤



» exhaustive. Leopardi écrivait-il cela pour faire l'intellectuel ? Leopardi ne pouvait pas vivre son expérience de la beauté féminine sans être renvoyé au Mystère, sans percevoir la lumière divine. Mais pour cela, pour ne pas s'arrêter avant, il faut un homme comme Leopardi : il faut une loyauté avec cette pensée dominante qui toujours refait surface du naufrage universel.

Nous n'avons pas cette immédiateté ; nous avons de la peine car par-dessus nos exigences élémentaires, il y a cette sédimentation dont nous ne pouvons nous libérer que si nous y travaillons. Nous avons vu quels efforts nous devons fournir pour arriver à décrire l'expérience dans sa totalité (cet été nous l'avons vécu à l'occasion des gestes communs). C'est ce que don Giussani nous a toujours dit : celui qui dit « moi » pleinement conscient de soi est obligé d'impliquer le Tu qui le fait : « Je suis "Toi-qui-me-fais"<sup>19</sup> ; c'est la formule de l'expérience complète. « Alors, je ne dis pas "je suis" consciemment, selon la totalité de ma grandeur d'homme, si je ne l'identifie pas avec "je suis créé" »<sup>20</sup>. Pour comprendre à quel point nous sommes loin de cette attitude, il suffit de compter combien de fois nous disons « je suis » sans cette conscience.

Sans la perception et la reconnaissance du Mystère comme facteur de la réalité, il n'y a pas d'expérience, quelle qu'elle soit. Ceci nous fait prendre conscience de notre handicap sur le parcours ardu, difficile, jamais acquis d'avance, de la raison vers le Tu, cette implication ultime de l'expérience humaine. Il ne s'agit pas de le rajouter. Don Giussani nous l'a enseigné avec l'image des alpinistes : nous sommes « comme les alpinistes du siècle passé qui [pour faire l'ascension d'une paroi rocheuse] devaient affronter une longue marche d'approche »<sup>21</sup>. Nous pouvons y arriver seulement si nous sentons en nous l'exigence urgente d'une explication totale que seul le Mystère peut accomplir.

#### 4. Test de l'expérience : se rendre compte que l'on grandit

Après tant d'années dans le mouvement, nous avons encore de la peine et c'est évident dans bien des circonstances. Par exemple, cet été, durant l'assemblée de l'Équipe avec les universitaires, je l'ai vu quand nous avons essayé de comprendre vraiment ce qu'est l'expérience : au moins trois fois, ils ont donné la bonne réponse, mais quand je leur demandais de répéter, ils n'y arrivaient pas : ils l'avaient dit par hasard. (Nous disons souvent des choses vraies, mais nous ne nous en rendons pas compte). Voilà pourquoi don Giussani insiste : « L'expérience implique donc la conscience de

la croissance »<sup>22</sup>. Si nous ne prenons pas conscience de cela, même si nous le disons souvent, nous repartons toujours de zéro. On voit que nous ne vivons pas l'expérience parce que l'expérience fait grandir dans la conscience de soi. Et nous retombons dans la confusion.

J'admire avec quelle clarté, quelle évidence don Giussani analyse tous les facteurs de l'expérience et peut nous accompagner aujourd'hui. Nous disons souvent : « Mais oui, je le sais », ces choses nous les avons entendues et répétées et nous pensons donc les connaître. Je le comprends très bien car c'est ce qui m'est arrivé : je croyais savoir certaines choses mais la décision la plus importante de ma vie a été d'accepter de commencer à comprendre et à apprendre ce que je croyais savoir. Je ne reproche rien à personne car je connais personnellement le problème : je répétais tous les mots justes, mais, dans la réalité, je n'y étais pas. Ce qui m'a vraiment fait progresser c'était d'accepter de recommencer. Et ça c'était clair pour don Giussani. Je suis impressionné de relire ce qu'il disait de sa première heure de religion : « Dès la première heure d'enseignement, j'ai toujours répété : "Je ne suis pas ici pour que vous repreniez à votre compte les idées que je vous donne, mais pour vous enseigner une vraie méthode qui vous permettra de juger ce que je vous dirai. Et ce que je vous dirai constitue une expérience issue d'un passé de deux mille ans" »<sup>23</sup>. Il savait qu'il ne pouvait aider personne s'il ne mettait pas en mouvement le moi de la personne ; que ce qu'il disait ne suffisait pas, que même son témoignage ne suffisait pas. Il était conscient qu'il pouvait seulement aider en offrant une méthode permettant à ses élèves de juger tout ce qu'il leur dirait. Depuis le début, don Giussani défie le cœur de ceux que le Seigneur met sur son chemin. C'est l'exaltation de la personne : tu es en mesure de juger, de trouver la voie pour sortir de la confusion, grâce à cette pensée dominante, cette "tour" au milieu du "naufrage universel". Et il ajoute : « Le respect de cette méthode a, dès le début, caractérisé notre engagement éducatif, en indiquant clairement son but : démontrer la pertinence de la foi face aux exigences de la vie [c'est-à-dire le désir de bonheur]. Par ma formation en famille et au séminaire d'abord, par ma méditation ensuite, j'avais acquis la conviction profonde que la foi, si elle ne peut pas être repérée et trouvée dans l'expérience présente, confirmée par celle-ci [confirmée par l'expérience de chacun], utile donc pour répondre à nos exigences, n'est pas une foi capable de résister dans un monde où tout, tout [il insiste] disait et continue à dire le contraire »<sup>24</sup>. La première heure de cours !

## 5. Expérience chrétienne

Ce que don Giussani décrit pour l'expérience en général est encore plus éminemment vrai pour l'expérience chrétienne. Pourquoi est-ce encore plus facile dans l'expérience chrétienne ? Il nous l'a toujours dit : plus la présence que je rencontre est exceptionnelle, plus elle est facile à reconnaître. Plus les montagnes sont belles, plus la femme que j'aime est belle, plus il est facile de la reconnaître. L'exigence se manifeste plus facilement, te saisit davantage, elle est tellement imposante que tu t'émerveilles devant des faits exceptionnels. Nous pouvons être distraits, mais devant certaines choses il nous est impossible de ne pas sursauter, de ne pas nous demander Qui les rend possibles. C'est universel. Je l'ai pressenti au Brésil quand Natalia (une jeune fille méthodiste) a dit lors d'une assemblée : « Ce mois-ci, la question était : rencontrer quelque chose qui corresponde à mon cœur. Moi, j'ai vraiment rencontré quelque chose qui correspond à mon cœur : ce sont les personnes de l'Association de Cleuza et Marcos. Cela peut paraître incroyable, mais aujourd'hui, si vous dites que vous êtes catholique, les évangéliques se défilent, s'en vont, si je dis que je suis évangélique, ce sont les catholiques qui se défilent. Je suis venue ici et j'ai dit à quelle religion j'appartiens. De retour chez moi, j'ai pensé : Est-ce que je me rends compte des conséquences de ce que j'ai dit ? Mais il s'est passé le contraire de ce que je pensais, car quand je suis arrivée ici tout le monde me souriait, on me demandait si tout allait bien. Je n'ai pas compris mais j'ai répondu : "Tout va bien". Et puis une autre personne arrivait et me demandait : "Comment vas-tu ?". Et j'ai commencé à comprendre ce qu'est Dieu, la foi en Dieu : dans aucun autre lieu je me suis sentie aussi accueillie, aussi aimée qu'ici. De toute ma vie, je ne m'étais jamais sentie aussi respectée qu'ici ». Pour expliquer cette expérience d'être aussi aimée et respectée, Natalia doit impliquer Dieu, tellement cette expérience est extraordinaire.

Nous ne pouvons vaincre la confusion que si nous acceptons cette implication ultime dans chaque expérience. La contribution de don Giussani, témoin que Dieu est l'implication ultime de l'expérience, est la réponse la plus adéquate à la question. Mais, souvent en voyant des faits exceptionnels, nous restons dans la

confusion parce que nous bloquons cette exigence qui se manifeste, cette question inévitable : Qui permet cette beauté ? Voici son témoignage : « La rencontre de laquelle naît le christianisme est une rencontre avec une compagnie ou même une seule personne, non pas que tu comprennes que le Christ est là, mais parce que tu te demandes : "Mais pourquoi sont-ils comme ça ?". Tu commences donc ce chemin en trouvant un camarade ou un petit groupe intéressant et tu le suis. Et ils te disent que ce qu'ils ont d'intéressant c'est parce que "il y a le Seigneur". Tu suis un peu curieux, mais sans être défini par cette chose-là. À un certain point, cette question grandit, tu es frappé par cette idée, par ces mots et encore plus par le fait qu'on te dise : "Nous sommes ensemble pour Lui [le Seigneur]". C'est un saut qualitatif par rapport à l'impression initiale. Alors tu commences à prendre au sérieux Celui-la : à mesure que tu suis cette évolution, Jésus devient plus important que ces visages réunis [c'est ça le nœud de la question : Jésus devient plus important que les visages des camarades réunis]. Il devient même tellement important que tu comprends que sans Lui les visages disparaîtraient et que tu te lasserais ! C'est le destin de très nombreuses personnes qui ont traversé le mouvement et puis sont parties. Elles suivent leur destin parce qu'elles n'ont pas considéré

de manière adéquate, sérieuse, ce qui les a attirées dans cette compagnie et qui en était la raison. La compagnie dit : "Nous sommes ensemble pour Celui-ci". Celui qui ne prend pas cela au sérieux, qui se lie à cette compagnie plaisante sans considérer cette motivation ; je vous promets que sous peu il quitte cette compagnie [c'est la conséquence du fait que nous

n'arrivons pas au jugement ; une réalité sans raison adéquate disparaît] ! La raison adéquate de notre compagnie c'est quelque chose d'autre. C'est ce qui devrait briller dans nos yeux tous les jours, car c'est vraiment comme ça tous les jours »<sup>25</sup>.

Le signe que nous progressons c'est que Jésus devient plus important que les visages réunis, non parce que j'oublierais les visages mais parce que ces visages n'épuisent pas toute l'exigence d'accomplissement que je porte en moi. Si je n'arrive pas jusque là, jusqu'à Jésus, je me lasse et je m'en vais. C'est pourquoi, si nous n'arrivons pas jusque là, si nous continuons à dire que ➤

**Le signe que nous progressons  
c'est que Jésus devient plus important  
que les visages réunis,  
non parce que j'oublierais  
les visages mais parce que  
ces visages n'épuisent pas  
toute l'exigence d'accomplissement  
que je porte en moi.**

» ce parcours est artificiel (car ce qui est important c'est ce que je touche, ce que je vois, et tout le reste n'a pas d'importance), tôt ou tard, nous partirons car, qu'on le veuille ou non, cela ne correspondra jamais à l'exigence que nous portons en nous, à cette pensée dominante qui demeure comme « une tour solitaire dans le champ », au milieu du « naufrage universel ».

Comment ne pas s'émouvoir devant ce témoignage de don Giussani ? Jésus est « ce qui devrait briller dans nos yeux tous les jours »<sup>26</sup>. Sans cette expérience du Christ, nous ne répétons qu'un discours formel sur le Christ, égarés et confus comme les autres, soumis au nihilisme, « cet hôte inquiétant de notre époque » comme l'a défini le cardinal Angelo Bagnasco. Sans une expérience réelle du Christ, nous regardons la réalité comme tout le monde. Pour comprendre que cela ne va absolument pas de soi, il suffit que chacun regarde comment il a réagi aux événements qui ont secoué l'Italie « cycliquement traversée par un malaise aussi tenace que mystérieux » comme dit encore le cardinal Bagnasco<sup>27</sup>. Comment les avons-nous jugés ? Selon quel critère ? Tant de bruit apparemment dans un seul but : éviter de poser la seule question vraiment exhaustive, qui correspond au cœur, la question de Henrik Ibsen dans *Brand* : « Oh Dieu, réponds-moi à l'heure ou la mort m'engloutit : toute la volonté d'un homme ne suffit donc pas à obtenir une seule part de salut [c'est-à-dire : l'homme, avec ses propres forces, peut-il accomplir un seul acte vrai] ? »<sup>28</sup>. Tout le reste n'est qu'une tentative de cacher notre incapacité à répondre de notre mal et du mal d'autrui.

Un geste comme le Meeting, où chacun se sent à la maison, est rendu possible par une expérience. Paradoxalement, c'est quand nous ne nous cachons pas, quand nous faisons le point sur ce que nous sommes, sur ce que nous avons de plus cher et c'est ce qui nous rend intéressants aux yeux des autres. Sans cette expérience réelle du Christ, il n'y a pas d'éducation car personne n'est en mesure de défier le cœur.

En 1980, lors d'une rencontre avec les enseignants, après lecture du témoignage d'un dissident russe plein de gratitude pour avoir été condamné à la réclusion en camp de concentration à cause de sa foi (ses amis avaient chanté l'hymne pascal du Christ ressuscité pendant la lecture de la sentence), don Giussani avait dit ceci : « Nous construisons notre communauté à une époque où il y a de tels témoignages de foi ! Mais qu'est-ce que c'est votre communauté ? Qu'est-ce que c'est votre groupe de jeunes ? C'est toi face au monde, à l'école, aux enseignants, aux livres, aux

idées qui circulent. C'est toi, pas tes jeunes, pas ta communauté, pas le groupe d'universitaires, pas CL. C'est la seule manière de faire renaître le groupe d'universitaires et CL : ta foi et c'est tout. C'est ça la question : la foi vécue à la première personne [comme expérience réelle]. Ce n'est pas une question de tempérament, ni de circonstances ou de milieu, ni du groupe de jeunes que tu es plus ou moins capable de guider, ni de la classe avec laquelle tu réussis plus ou moins bien. Si tu étais seul comme un chien, ce serait la même chose, plus douloureux, moins illusoire et plus pur. Je vous promets que les autres arriveront tôt ou tard ! [...] La question c'est la foi vécue à la première personne. Je ne me lasserai jamais de rappeler ce que signifie le mot foi car on ignore ce que cela signifie même si on en donne une définition théologique. La foi c'est la reconnaissance stupéfaite, pleine de gratitude, timide et exaltante d'une présence : car Dieu est venu et demeure parmi nous. Le contenu de la foi c'est cette chose belle et présente ; je ne sais rien de plus que cela. « Je suis venu parmi vous et je n'ai rien su d'autre que le Christ et ce Christ historique crucifié », Dieu fait homme. On ne peut témoigner que par cette foi et non pas grâce à nos capacités mentales, notre ruse ou les possibilités de l'instant »<sup>29</sup>.

Ainsi donc, au début de cette année, chacun de nous est appelé à décider s'il veut parcourir le chemin tel que don Giussani nous le propose, en étant loyal avec l'expérience, ou en se bloquant encore. Ce n'est que si nous faisons une telle expérience que nous pourrions voir la convenance humaine de la foi. Et nous ne devons pas croire que c'est évident car nous confondons souvent l'intention de suivre et la *sequela* véritable, c'est-à-dire cette confrontation serrée avec la méthode qu'il nous propose. En termes plus explicites : nous devons décider si nous voulons vraiment devenir fils de Dieu car c'est ainsi qu'Il pourra toujours être davantage notre Père, nous faire naître à cette humanité que nous avons vue en lui (*Icare* de Matisse, l'image que nous avons choisie pour la rencontre d'aujourd'hui, en est la représentation artistique). Nous sentir définis par la conscience de la présence du Père, de telle sorte que notre expression soit toujours accomplie comme rapport avec le grand dessein pour notre bien et celui de nos frères les hommes. Voilà le défi et le choix que chacun doit affronter et c'est en cela que nous voulons nous accompagner mutuellement tout au long de cette année.

## HOMÉLIE DE LA MESSE

### Père Julián Carrón

Le monde n'est qu'un village. Nous sommes toujours tentés de caser Dieu pour qu'il ne crée pas de problèmes...



Mais l'Esprit de Dieu est « dérangent » par nature, il dérange toujours. Jésus le compare au vent, cet Esprit : « Le vent souffle où il veut et tu entends sa voix, mais tu ne sais pas d'où il vient ni où il va »<sup>30</sup>.

C'est impressionnant combien l'Esprit – les deux lectures (*Nb* 11, 25-29 et *Mc* 9, 38-43.45.47-48) en témoignent – prend toujours la liberté d'interagir d'une manière qui semble déranger nos pensées. Selon sa méthode, Dieu accorde sa grâce à une personne afin que par celle-ci elle arrive à tous : par Moïse il accorde sa grâce à soixante-dix hommes parmi les anciens pour qu'elle arrive finalement à tout le peuple. Jésus réunit les disciples autour de lui pour les envoyer ensuite dans le monde entier, vers les peuples de toute la terre. Dieu aurait pu en rester là : il avait déjà donné son Esprit aux soixante-dix pour le peuple ; pourquoi devait-il le donner encore à Eldad et Médad, deux personnes hors du groupe ? Tout comme il a aussi donné le pouvoir de faire des miracles à des personnes hors du groupe des disciples. Les premiers à recevoir le don se rebellent un instant plus tard et, oubliant qu'ils ont eux aussi reçu cette grâce, que ce qu'ils ont reçu est un don, c'est la tentation de la possession qui gagne. Josué, face à cette manifestation de l'Esprit chez deux personnes qui ne faisaient pas partie du groupe, demande à Moïse de le leur interdire. Les disciples, face à ceux qui chassaient les démons, mais qui n'étaient pas de leur petit groupe s'exclament : « Maître, nous avons vu quelqu'un chasser des esprits mauvais en ton nom ; nous avons voulu l'en empêcher, car il n'est pas de ceux qui nous suivent »<sup>31</sup>.

Dans nos pensées il y a ce semblant de raison : le risque de nous substituer à Dieu est toujours présent. C'est ici que se révèle celui qui tient vraiment au bien du peuple ou celui qui préfère le pouvoir. Moïse dit à Josué : « Serais-tu jaloux pour moi ? Ah ! Si le Seigneur pouvait mettre son esprit sur eux, pour faire de tout son peuple un peuple de prophètes ! »<sup>32</sup>. Moïse désirait que tous puissent être remplis de l'Esprit, selon la modalité que le Seigneur aurait choisie. Nous voyons la même chose chez Jésus : « Ne l'empêchez pas, car celui qui fait un miracle en mon nom ne peut pas, aussitôt après, mal parler de moi ; celui qui n'est pas contre nous est pour nous »<sup>33</sup>.

Souvent, toutefois, nous ressentons ces initiatives de l'Esprit Saint comme si elles étaient contre nous, car Il agit d'une manière qui nous déconcerte. Mais face à cela, Jésus utilise des mots très durs : « Celui qui entraînera la chute d'un seul de ces petits qui croient en moi, mieux vaudrait pour lui qu'on lui attache au cou une

de ces meules que tournent les ânes, et qu'on le jette à la mer. Et si ta main t'entraîne au péché, coupe-la »<sup>34</sup>.

Demandons au Seigneur de savoir accueillir toutes les modalités à travers lesquelles le Mystère nous surprend et nous dérange, et de suivre ce qu'Il fait au milieu de nous, au-delà du fait qu'Il nous perturbe. Demandons que le Seigneur nous remplisse tellement de son Esprit, qu'Il distribue à tous, que nous puissions nous aussi le reconnaître partout où nous le trouvons. Car nous, nous ne voulons maîtriser la foi de personne, comme dit saint Paul : « Il ne s'agit pas d'exercer un pouvoir sur votre foi, mais de collaborer à votre joie »<sup>35</sup>.



1. *Ps* 40, 3.
2. Luigi GIUSSANI, *Le Sens religieux*, Cerf, Paris, 2003, p. 29.
3. *Ibidem*, pp. 29-30.
4. *Ibidem*, p. 30.
5. *Ibidem*, p. 30.
6. Gilbert Keith CHESTERTON, *Orthodoxie*, traduction française de Charles Grolleau, édit. Rouart et Watelin, Paris, 1923, p. 37.
7. Luigi GIUSSANI, *Le Sens religieux*, op. cit., p. 142.
8. Luigi GIUSSANI, *L'uomo e il suo destino*, Marietti, Genova, 1999, p. 63.
9. Luigi GIUSSANI, *Certi di alcune grandi cose (1979-1981)*, Bur, Milano, 2007, p. 149.
10. *Ibidem*, p. 158.
11. *Ibidem*, p. 148.
12. Luigi GIUSSANI, *Le Risque éducatif*, Nouvelle Cité, Bruyères-le-Châtel, 2006, p. 138.
13. Luigi GIUSSANI, *Le Sens religieux*, op. cit., p. 23.
14. *Esperienza : lo strumento per un cammino umano*, Assemblea Internazionale Responsabili di Comunione e Liberazione, La Thuile, agosto 2009, suppl. a *Tracce*, n. 8/2009, pp. 11-12.
15. Luigi GIUSSANI, *Cara beltà*, Bur, Milano, 1996, pp. 96-97, 77-78.
16. Luigi GIUSSANI, *Uomini senza patria. 1982-1983*, Bur, Milano, 2008, p. 256.
17. Luigi GIUSSANI, *Le Risque éducatif*, op. cit., p. 136.
18. *Ibidem*, pp. 138-139.
19. Luigi GIUSSANI, *Le Sens religieux*, op. cit., p. 156.
20. *Ibidem*, pp. 157-158.
21. Luigi GIUSSANI, *Pourquoi l'Église ?*, Fayard, Paris, 1994, p. 45.
22. Luigi GIUSSANI, *Le Risque éducatif*, op. cit., pp. 135-136.
23. *Ibidem*, p. 12.
24. *Ibidem*, pp. 12-13.
25. Luigi GIUSSANI, *Tu (o dell'amicizia)*, Bur, Milano, 1997, pp. 175-177.
26. *Ibidem*, p. 177.
27. Angelo BAGNASCO, Prolusione del Cardinale Presidente, Conferenza Episcopale Italiana, Consiglio Permanente, Roma, 21 settembre 2009.
28. Henrik IBSEN, *Brand*, Bur, Milano, 2005, p. 240.
29. Archives de CL.
30. *Jn* 3, 8.
31. *Mc* 9, 38.
32. *Nb* 11, 29.
33. *Mc* 9, 39-40.
34. *Mc* 9, 42-43.
35. *2 Co* 1, 24.